

## John Noestheden

Greg Beatty

Number 80, Summer 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9383ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

### ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Beatty, G. (2007). John Noestheden. *Espace Sculpture*, (80), 23–25.



## John NOESTHEDEN

Greg BEATTY

John Noestheden est un artiste de Regina. Depuis notre rencontre en 1995, je l'ai vu entreprendre de nombreux projets qui, pour reprendre les termes de l'invitation lancée par *Espace* pour ce dossier, possèdent une « dimension répétitive, voire compulsive ou obsessionnelle ». En 2001, par exemple, il a amorcé une œuvre performative consistant à embosser, à l'aide d'un poinçon de métal, les premiers 50 000 chiffres du symbole mathématique  $\pi$  sur de grandes feuilles de papier fait main. Symbolisée en blocs de cinq chiffres, la tâche visait à tester sa capacité de concentration durant de longues périodes. Dans une veine similaire, il présentait, en 1996, *Drafting Silence* à la Mackenzie Art Gallery de Regina. Inspirée des tableaux expressionnistes abstraits d'Agnes Martin, une artiste originaire de la Saskatchewan, l'exposition donnait à voir treize feuilles de papier où 25 920 lignes avaient été méticuleusement reproduites au crayon avec un té. La mesure de chaque tracé (91,4 cm) était déterminée par la longueur de temps durant laquelle il pouvait dessiner d'un seul mouvement, alors que le total des lignes correspondait au nombre de nos respirations quotidiennes.

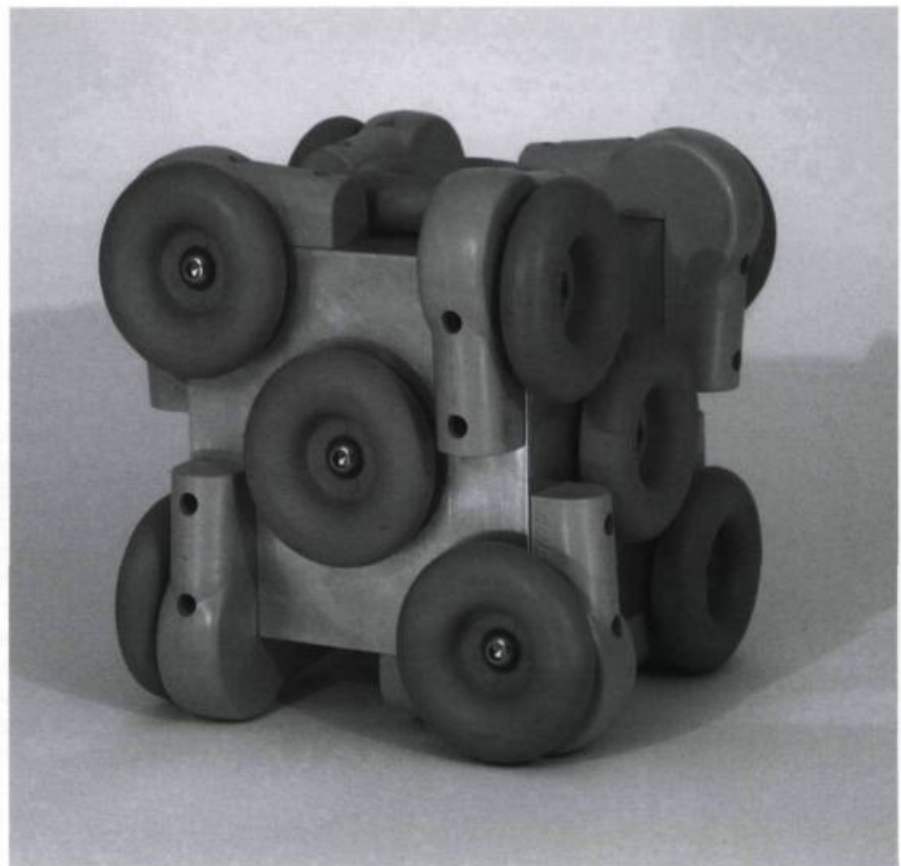
De tels projets, assurément, seront perçus par la plupart des gens comme ayant une « dimension répétitive, voire compulsive ou obsessionnelle ». J'ai donc tout naturellement songé à Noestheden lorsqu'il s'est agi de choisir un artiste dont le travail pouvait cadrer dans ce dossier. Né à Amsterdam en 1945, Noestheden détient un baccalauréat en art de l'Université de Windsor et une maîtrise de l'Université Tulane. Bien qu'il ait d'abord été formé comme typographe, il a travaillé comme sculpteur au début de sa carrière. J'ai été sensibilisé à son œuvre en 1991, peu après son arrivée à Regina pour enseigner la sculpture et le dessin à l'Université de Regina. Maintenant professeur régulier, il a d'abord été remarqué dans la région en réalisant une immense table rectangulaire. Une table que la commissaire de l'époque à la Dunlop Art Gallery, Ingrid Jenkner, avait incluse dans l'exposition *Access/Control*, le propos étant de montrer comment on pouvait protéger des œuvres sans en limiter outre mesure l'accès au public. Confectionnée avec l'aluminium dont on se sert pour les avions, la table était virtuellement impossible à endommager, même par un quelconque visiteur brandissant un outil mécanique !

En 1995, dans le cadre de l'exposition *Still Life*, Noestheden a proposé quatre tables du même genre sur lesquelles divers objets étaient déposés – téléviseur, vase à fleurs, crâne de chevreuil gainé de cuir, niveau de menuisier –, qui pointaient la dichotomie entre nature et technologie. Dans un entretien de 1997 à propos de cette exposition, il a déclaré qu'en Hollande, sa famille avait fabriqué des meubles durant cinq générations et que lui-même avait apporté son aide et touché au métier. « C'est de là, affirmait-il, que proviennent mon investissement total dans une œuvre et mon côté laborieux. » Une

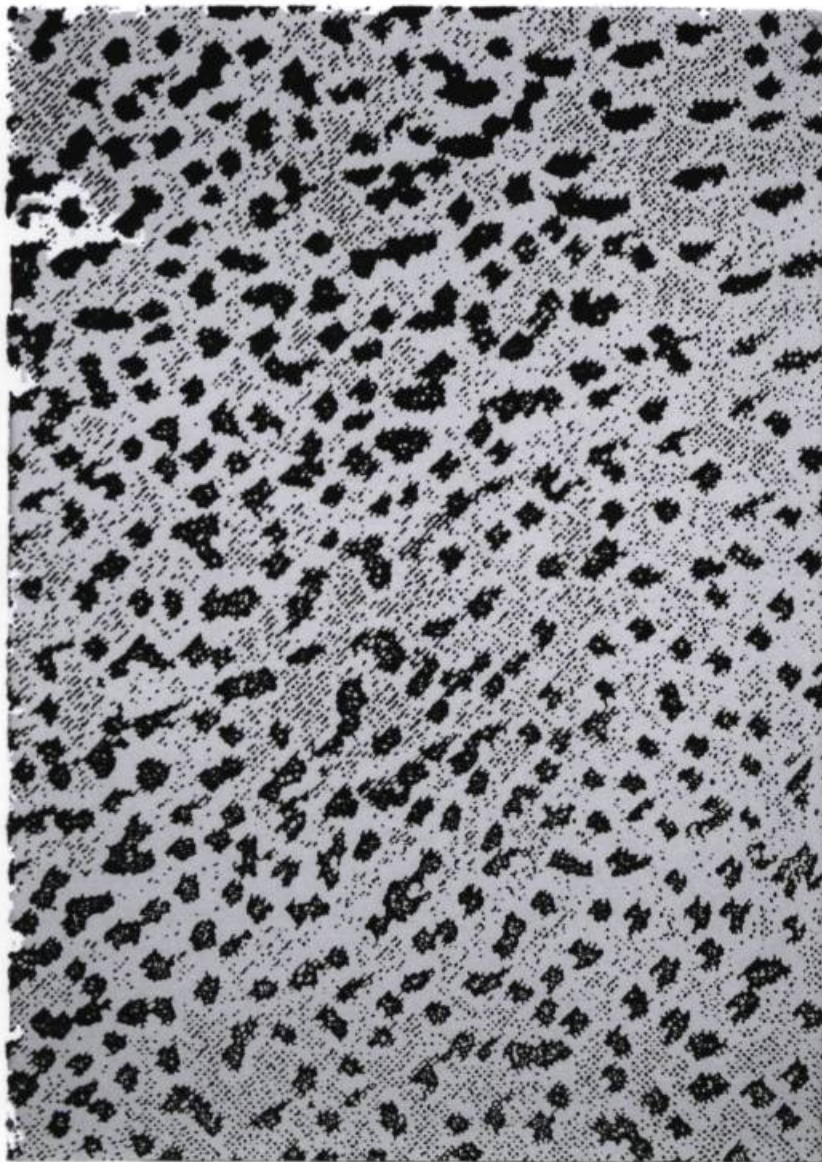
Since first meeting Regina-based artist John Noestheden in 1995, I have seen him undertake several projects which, in the words on the initial call for submissions that *Espace* editor Serge Fiset sent out for this dossier, had a "repetitive, even compulsive or obsessive dimension" to them. In 2001, for example, he began a performative work where he painstakingly inscribed with a metal punch the first 50,000 digits of the mathematical symbol  $\pi$  onto large sheets of handmade paper. Memorized in five-digit blocks, the work was meant to test his capacity to concentrate for extended periods of time. In a similar vein, in 1996 Noestheden presented *Drafting Silence* at the MacKenzie Art Gallery in Regina. Inspired by the abstract expressionist paintings of Saskatchewan-born Agnes Martin, the exhibition consisted of thirteen sheets of paper upon which he'd painstakingly drawn with a T-square 25,920 pencil lines. Each line's length (36 inches) was determined by how long he could draw in a single breath, while the total number of lines represented the number of breaths we take in a day.

Such projects, I suspect, would strike most people as having a "repetitive, even compulsive or obsessive dimension" to them. So when casting about for possible candidates to profile for this special issue I naturally thought of Noestheden. Born in Amsterdam in 1945, he holds a BFA from the University of Windsor and a MFA from

John NOESTHEDEN,  
*Bumpered object*, 1999.  
3/3. Aluminium, caoutchouc, acier inoxydable/  
Aluminum, rubber, stainless steel, 21.5 x 21.5 x 21.5 cm. Collection-Kate Davis, Regina.  
Photo: J. Noestheden.







John NOESTHEDEN,  
*Vincent's Sky*, 2007, Encre  
 sur papier/India ink on paper,  
 101.6 x 152.4 cm. Collection  
 of the artist. Photo: J. Noes-  
 theden.

approche encore renforcée, selon lui, par le fait d'avoir grandi au sein d'une famille catholique : « J'ai été enfant de chœur, poursuivait-il. Et, les week-ends, s'il y avait un mariage ou un service funèbre, j'officialisais à la messe du matin, puis à la cérémonie de l'après-midi, et parfois même à la messe du soir. Déjà il y avait cette stupéfiante répétition des tâches. »

Lors de ses études universitaires, au milieu des années soixante-dix, c'est l'art conceptuel qui était en vogue de sorte qu'avec son approche axée sur le manuel, Noestheden se sentait un peu marginal par rapport aux autres professeurs et aux étudiants. « À l'université, confie-t-il, j'ai senti qu'on était jaloux que je puisse faire tout ce que j'avais en tête. Mais c'était difficile également, car il n'est pas aisé d'élever sa pratique au rang des "beaux-arts" quand vous accordez une telle importance au côté manuel. » Certes, Noestheden aurait pu choisir de faire usiner les tables présentées dans *Still Life*, au lieu que les barres et feuilles d'aluminium soient livrées à son atelier et qu'il les construise lui-même. Il a procédé de même pour l'exposition *Bumpered Objects* (1999) à la Dunlop Gallery—sous le commissariat d'Helen Marzolf. Il a fabriqué les trente-huit polyèdres en aluminium, puis les a assemblés et polis à la main de sorte que les responsables pouvaient les manipuler aisément et les positionner sur le plancher de la galerie.

À l'heure de la production de masse où les artistes—particulièrement ceux qui bénéficient d'un important succès commercial comme Jeff Koons, Donald Judd et Martha Townsend—conçoivent régulièrement des œuvres et en confient la fabrication à des tiers, l'approche de Noestheden semble quelque peu anachronique. « Je voue une sorte de culte

Tulane University. While Noestheden originally trained as a printmaker, he has, for the bulk of his artistic career, practiced as a sculptor. I first became acquainted with his work shortly after he moved to Regina in 1991 to teach sculpture and drawing at the University of Regina. Now a tenured professor at the university, Noestheden first made his mark in the city through the production of a large-scale rectangular table that then Dunlop Art Gallery curator Ingrid Jenkner included in a 1992 exhibit *Access/Control* looking at the issue of how best to safeguard art works without unduly restricting public access. Hand-crafted from tempered aircraft aluminum, Noestheden's table was virtually impervious to being damaged by anything short of a patron wielding a power tool.

In *Still Life*, a 1995 exhibit at the Rosemont Art Gallery, Noestheden presented four such tables, upon which he'd set a variety of objects—a TV set, a vase of flowers, a deer's skull wrapped in leather, a carpenter's level—that explored the dichotomy between technology and nature. During an interview in connection with that show, Noestheden revealed that his family had practiced as furniture-makers in the Netherlands for five generations, and that he himself had done similar work in the past to help support his family. "My sense of investment in work, and laborious tasks, was initiated there," he said in a February 2007 interview. That was amplified, he felt, by his experience growing up in a Catholic home. "I was an altar boy. If it was the weekend, and there was a funeral or a wedding, I went to morning mass, then did the afternoon event, and sometimes did evening mass too. So there was this amazing repetition of tasks."

When Noestheden was studying art in university in the mid-70s, Conceptualism was very much en vogue. His strong craft skills, he feels, did set him apart somewhat from his professors and fellow students. "When I entered university, [they] were jealous of my skills," he recalled. "I could make

anything I set my mind to. But it was also difficult. If you're deeply into the craft of a discipline, it's hard to elevate that to the fine art level." Had Noestheden so desired, he could have easily had the tables he used in *Still Life* manufactured for him. Instead, he had sheets and bars of aluminum delivered to his studio, then hand-built and finished the tables himself. In the 1999 exhibition *Bumpered Objects* curated for the Dunlop by Helen Marzolf, he followed a similar process, first machining, then hand filing and polishing 38 aluminum polyhedrons that gallery patrons were free to handle and rearrange on the gallery floor.

In this era of mass production, where even artists, especially those who have achieved a certain amount of commercial success like Jeff Koons, Donald Judd and Martha Townsend, regularly conceive arts works, then contract out their construction to others, Noestheden's working method does have an anachronism aura about. "I fetishize labour," he said. "It's a very Christian ethic, if you want to put it that way. But the fetishization of labour, I find fascinating. Because in the end, that's really what we're all required to do to survive. From 9 a.m.-5 p.m. we fetishize our labour and focus it." While certainly open to working in a more conceptual vein—two summers ago, for example, he hired two students to do the mundane task of gluing thousands of crystals onto sheets of paper for a series of diamond drawings that he did—he does feel that his investment of physical and mental labour does pay dividends. "In my teaching I preach certain values. I preach effort. I preach investment. I say to my students, this is how much time you must spend on the work at



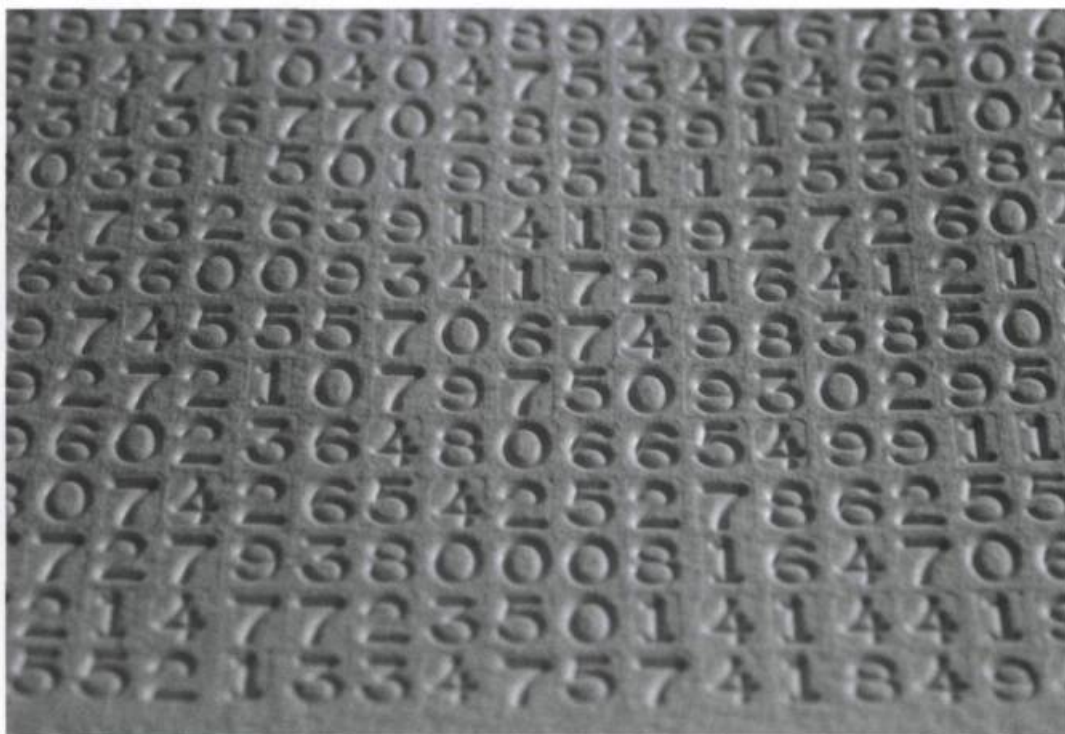
au labeur, dit-il, et je suis fasciné par sa dimension qu'on pourrait qualifier de très "chrétienne" car, une fois l'œuvre achevée, on découvre que c'est là ce qu'il faut faire pour survivre : de 9 à 5, nous célébrons le travail et lui consacrons toute notre énergie. » Bien qu'il soit assurément apte à œuvrer dans une veine plus conceptuelle – il y a deux ans, par exemple, il a embauché deux étudiants pour exécuter la tâche très pragmatique de coller des centaines de cristaux sur des feuilles de papier pour une série de dessins en forme de diamant –, il considère que de s'investir dans le travail physique et mental se révèle fort bénéfique. « Dans mon enseignement, avoue-t-il, je prône certaines valeurs comme l'effort et l'engagement. Je précise à mes étudiants le temps minimum qu'ils doivent consacrer à un travail, et ils sont toujours offusqués que je sois si exigeant, habitués qu'ils sont à la gratification instantanée de type MacDonald. Mais une fois investis dans leur œuvre, ils réalisent qu'elle nécessitait un tel effort, et plus encore. »

Grâce à son poste d'enseignant, Noestheden jouit d'une certaine latitude quant au temps qu'il peut vouer à son art. Mais tout au long de sa carrière, il a maintenu un aspect commercial dans sa pratique et cela s'est avéré pénible parfois. « Quand j'habitais en Ontario, signalait-il, ma galeriste (Olga Korper) m'a demandé si je dessinais. Je lui ai répondu que je travaillais toujours sur des dessins. Elle m'a alors indiqué que treize clients étaient sur une liste d'attente pour s'en procurer. C'était vraiment agréable à entendre, mais une telle demande demeurait difficile à satisfaire. En les réalisant, je sentais que je n'avais plus de temps pour me renouveler et j'ai alors commencé à me répéter. Peu après, j'ai pris la décision d'arrêter le dessin, ce qui a créé un froid avec ma galeriste. »

La plus récente commande publique de Noestheden en tant que sculpteur a été *Alcyone* (2001) pour le Jewish Community Centre à Winnipeg. Constituée de laiton et mesurant 1,8 x 1,8 x 3,6 mètres, la sculpture représente un regroupement de quatre étoiles de la constellation des Pléiades (ou Sept Sœurs)... Maintenant sexagénaire, Noestheden sent qu'avec l'âge, il perd de sa vigueur autant physique que mentale. « Après avoir travaillé sur une sculpture très lourde durant une longue période de temps, j'ai développé quelques problèmes dans mon corps, dont il me faut être conscient afin d'éviter de me blesser. L'âge a donc une influence sur ma pratique. Je ne peux plus, entre autres, soulever d'énormes pièces de métal et, désormais, je réalise des maquettes pour les sculptures en acier. Quand j'ai la chance que l'un de mes projets soit accepté dans un concours, j'en confie l'exécution à un sous-traitant. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui m'amènent dorénavant à me consacrer davantage au dessin et à la peinture. » Mais même dans les œuvres sur papier, le travail de Noestheden reste très exigeant, autant physiquement que mentalement. Il serait probablement exagéré de parler de « rituel masochiste » pour décrire sa démarche, toutefois de tels éléments existent assurément. En dernière analyse, il conclut que sa manière de travailler « est une critique de la culture moderne et du vite fait, une sorte d'antidote au rythme de vie que nous menons. Pour moi, cela comble un besoin en m'aidant à retrouver un certain calme. » ←

Traduction : Espace

Gregory BEATTY travaille à Regina comme critique d'art indépendant. En plus de contribuer à l'édition du magazine *prairie dog* publié à Regina, il rédige des essais pour de nombreuses publications en art.



a minimum, and they're always shocked at how much I require from them. They're used to a McDonald's sense of instant gratification. But once they get into the work they realize, well, it takes that, and more."

Being employed in academia does grant Noestheden a certain amount of luxury when it comes to investing time in art-making. But throughout his career he has maintained a commercial aspect to his practice. Admittedly, not without a struggle on occasion. "When I was living in Ontario, my dealer (Olga Korper) called me up and asked 'Are you working on any drawings?' I said 'Yeah, I'm always working on drawings,' and she said 'Okay, you've got 13 people on a wait list. When can I get some?'. It was really nice to hear that, but it was really hard to satisfy that demand. In doing so, I found I didn't have time to think fresh between works, and I started to repeat myself. Eventually, I quit drawing. And that was met with discomfort by her."

As a sculptor, Noestheden's most recent public commission was *Alcyone* for the Jewish Community Centre in Winnipeg in 2001. Made of brass, and measuring 6x6x12 feet, the sculpture represents a cluster of four stars in the constellation Pleiades (or the Seven Sisters). Now 62-years-old, Noestheden feels that age has started to impact negatively on his physical and mental stamina. "Having made very heavy sculpture over long periods of time I have developed certain problems in my body that I have to be cognizant of, otherwise I'll damage myself. So age does have a bearing on what I'm doing. I can no longer lift heavy chunks of metal. So with any metal work I do, I make models. Then if I'm fortunate to have my idea accepted in a competition, I'll farm the making of it out to a company. That's partly why I do more drawing and painting now."

Even when mark-making on paper, Noestheden places significant physical and mental demands on himself. "Masochistic ritual" is probably too strong a phrase to describe his working method, although elements of masochism and ritual certainly exist. But in the final analysis, he concludes, his way of working "is a critique of modern culture and the quick fix. I think it's somewhat of an antidote to the pace we're experiencing. And I find it fulfills a personal need because it helps calm me." ←

Gregory BEATTY is a Regina-based freelance art and culture critic. In addition to being a contributing editor to *prairie dog* magazine in Regina, he has published extensively with a wide variety of art periodicals.